



JOURNÉE DU 18 MARS 2014

EDUCASOL - FRANCE VOLONTAIRES

EXPÉRIENCES À L'INTERNATIONAL ET APPRENTISSAGES INTERCULTURELS

Les actes

Journée organisée avec le soutien de :



Sommaire

« Quels enjeux et approches de l'apprentissage interculturel dans le cadre des expériences à l'international »

Propos introductifs

Anne Kaboré (Educasol) et Marie-Pierre Héritier (France Volontaires)	p.3
■ Apprentissages interculturels, intelligence de l'autre	p.4
Michel Sauquet - président d'Educasol, enseignant universitaire.	
■ Echanges avec les participants	p.6
■ L'interculturel au croisement de l'expérience et de l'apprentissage.....	p.7
Stéphanie Nann - intervenante stages France Volontaires, chercheuse.	
■ Echanges avec les participants	p.9

La prise en compte de la dimension interculturelle par les acteurs de l'ead-si et/ou de l'accompagnement des expériences à l'international

■ Présentation de pratiques d'accompagnement	
L'expérience du CCFD-TS - Alice Idrac	p.10
L'expérience de E&D - Mathilde Tissot	p.10
Echanges avec les participants.....	p.11
L'expérience des SGDF - Amélie Dusollier	p. 12
L'expérience de la DCC - Violaine Stroebel	p.12
L'expérience des MFR - Olivier Gineste	p.13
Echanges avec les participants.....	p.14
■ Présentation des conclusions de l'étude menée par le CLONG Volontariat	p.15
Pouvoir d'agir, les trois dimensions : éthique, politique et pédagogique – Fanny Passicos	
Regards transversaux sur la journée par Michel Sauquet et Stéphanie Nann	p.16
Conclusions de la journée	
Laurence Rigollet (Educasol) et Dante Monferrer (France Volontaires)	p.17

ANNEXES

Eléments bibliographiques	p.18
Liste des participants	p.19

« Quels enjeux et approches de l'apprentissage interculturel dans le cadre des expériences à l'international »

Propos introductifs

Anne Kaboré (Educasol)

Cette journée est d'abord le fruit d'une rencontre entre nos deux collectifs, Educasol et France Volontaires. Nous avons déjà eu l'occasion de nous côtoyer dans le cadre de réunions organisées en particulier par l'Agence Française du Développement ou Coordination Sud, mais c'est la première fois que nous organisons conjointement un temps de travail. La préparation de cette journée fut joyeuse et riche et finalement bien trop courte ! Aussi, sans préjuger des conclusions de la journée, nous pouvons supposer que cette rencontre ouvre d'autres temps de travail à venir.

A l'origine de ce partenariat, le croisement de deux dynamiques :

- La parution en 2013 de deux cartographies : une sur l'ead si à l'initiative de l'AFD, Educasol étant membre du comité de pilotage ; l'autre sur les engagements volontaires et solidaires à l'international à l'initiative de l'Observatoire de France Volontaires.
- Le chantier ouvert par les acteurs de l'ead si au sein d'Educasol sur les enjeux et concepts de l'ead si, réflexion allant jusqu'à interroger la pertinence même de cette terminologie.

Dans ce contexte nous définissons l'ead si comme une éducation aux valeurs, qui sous-tend :

- une vision pédagogique (éduquer permet d'amener vers davantage d'esprit critique)
- une vision politique (renforcer la co-responsabilité et la participation sociale)
- une vision culturelle (s'interroger sur les représentations du monde, sur notre place dans le monde, sur nos valeurs, et sur les approches du changement).

Nous avons pour l'instant au sein d'Educasol très peu abordé de manière collective la dimension «interculturelle» constitutive de l'ead si. Que met-on derrière cette notion et comment renforcer cette sensibilisation à la culture de l'autre ? Par ailleurs dans le cadre de la restitution de la cartographie sur l'ead si, le constat suivant était fait : les projets de mobilité sont un axe important de l'ead si à la française (ouverture à l'interculturel, citoyenneté, développement personnel), mais ils pèchent parfois par la faiblesse de la dimension éducative. Quels critères affiner pour qu'ils soient vraiment formatifs ?

Pour mettre en partage ces questions, Educasol s'est donc naturellement tourné vers France Volontaires qui, dans son étude, définit le volontariat comme étant d'abord une expérience de l'altérité dans l'engagement. Cette dimension interculturelle est donc le point commun entre nos deux familles d'acteurs, elle constitue le sujet de la journée.

Cette journée n'est ni un temps de formation, ni d'élaboration d'un discours collectif. Par la mise en commun d'expertises, elle se propose de mettre en partage une approche de la dimension interculturelle particulièrement dans le cadre des pratiques d'accompagnement et d'ead si et de poser les bases d'un plaidoyer commun sur ce sujet auprès de nos interlocuteurs institutionnels dans le champ éducatif et celui de la solidarité internationale.

Je termine en présentant les excuses de Patricia Bay, notre interlocutrice à l'AFD et « adepte » des journées Educasol, qui n'a pu hélas se libérer aujourd'hui.

Marie-Pierre Héritier (France Volontaires)

Je vais pour ma part revenir sur les termes de cette journée. La notion d'expérience à l'international inclut les stages à l'international, les voyages solidaires, etc.. le champs est plus large que celui d'engagements volontaires. Il s'agit de nous interroger sur les processus d'apprentissage dans le cadre d'une expérience à l'international. Cette démarche est inscrite dans le projet associatif de France Volontaires. Quels processus d'apprentissage via l'expérience à l'international ? Quels apprentissages interculturels favorisent les processus d'accompagnement des parcours et des expériences à l'international ? Cela permet-il de développer des apprentissages spécifiques liés à l'interculturel ou pas ?

Cette journée est organisée en deux temps. Les interventions de Michel Sauquet et Stéphanie Nann, qui commenceront par vous parler de leurs parcours personnels qui les a amenés à s'intéresser à la dimension interculturelle, puis développeront pour l'un la démarche de l'intelligence interculturelle et pour l'autre l'apport de la psychologie sociale. L'après-midi permettra de croiser des pratiques d'acteurs autour de deux axes : le développement de la dimension interculturelle dans les démarches d'ead si (avec l'expérience du CCFD TS et de E&D), puis la prise en compte de la dimension interculturelle dans les pratiques d'accompagnement des parcours (SGDF, MFR et DCC). A partir de ces présentations, et au de-là, nous identifierons les atouts et les freins à la prise en compte de la dimension interculturelle. Enfin nous verrons comment, sur la base d'une étude menée par le CLONG, ces pratiques mettent en mouvement la notion de pouvoir d'agir et celle de citoyenneté.

Apprentissages interculturels, intelligence de l'autre

Michel Sauquet - président d'Educasol, enseignant universitaire.

Je réponds d'abord à la question : « en quoi nos parcours nous ont-ils amenés à considérer la dimension interculturelle comme essentielle ? »

Mon parcours professionnel, en zigzag, a été l'occasion de nombreux chocs culturels, de beaucoup d'émerveillements mais aussi d'un certain nombre d'énervements.

Mon premier choc : géoculturel, bien sûr, quand je suis parti pour plusieurs années à l'âge de 27 ans en Ethiopie puis en Côte d'Ivoire, dans les années 70, dans le cadre d'INADES Formation, organisme spécialisé dans la formation d'adultes de familles rurales. Pour moi qui sortait de Science po et qui avais fait de l'urbanisme, c'était d'une logique évidente !... Ce qui est extraordinaire c'est qu'à cette époque ça ne posait de problème à personne : un type qui vient du nord et qui va dans le sud va forcément être utile ! Avec le recul, cela me paraît aberrant même si j'ai beaucoup appris là-bas.

Deuxième choc : franco-français lorsque, au retour d'Afrique, j'ai été embauché dans une fédération nationale d'associations d'aide à la personne en milieu rural. Pour moi, ce fut la découverte du milieu associatif, avec ses richesses et ses faiblesses, sa violence parfois, la découverte tout simplement du milieu rural français. Je crois que j'étais plus à l'aise en tant que parisien, citadin, en Ethiopie qu'en tant que parisien et citadin dans ce milieu rural français. L'interculturel ça se passe aussi chez nous ! Voir par exemple les différences de registres de langages, de références, de culture professionnelle, dans un dialogue entre un énarque et un syndicat de commerçants ou un groupe d'intermittents du spectacle...

Ensuite, troisième choc, de cultures professionnelles : j'ai travaillé six ans au GRET avec des ingénieurs dont il fallait bien que je comprenne le langage puisque j'étais chargé de la communication et des publications de cette ONG. Langages différents, références différentes.

Puis je suis parti au Brésil pour travailler dans une agence des Nations Unies (le BIT). Les cultures brésiliennes et françaises sont relativement proches et je n'ai pas eu à proprement parler de choc civilisationnel. En revanche, passer du monde des associations et des ONG à celui des organisations internationales, avec leurs méthodes (définies à Genève ou à New York), leur culture organisationnelle uniformisatrice, là, ce fut un choc.

J'ai ensuite travaillé à la fondation Charles Léopold Mayer. J'étais souvent en contact avec des volontaires et des coopérants, beaucoup étaient formidables, mais certains partaient avec leurs certitudes, leurs kits de méthodes, convaincus qu'elles étaient les meilleures au monde. Et c'est loin d'être une veille affaire ! Il y a toujours aujourd'hui des gens qui interviennent à l'étranger comme des éléphants dans un magasin de porcelaine, sans se

rendre compte de la responsabilité que leur statut d'expatriés leur confère.

Enfin dernier choc, avec le montage de l'Institut de recherche et débat sur la gouvernance et diverses implications en tant qu'enseignant : la rencontre avec l'Université, que, depuis le temps j'avais oubliée, et qui persiste un peu aujourd'hui dans cette « trahison des clercs » qui fait que beaucoup d'universitaires écrivent dans un langage destiné à leurs pairs, et sont incapables d'expliquer en 5 mn ce sur quoi ils travaillent, le simplisme est leur terreur ! Par ailleurs la préoccupation interculturelle vise très largement à intégrer les étudiants étrangers mais quasiment pas de préparer les étudiants qui partent.

Tout cela m'a amené à creuser depuis une dizaine d'années la question de l'interculturel. A quelles conditions le fait de bouger peut-il être une occasion d'apprentissage interculturel personnel et comment cela peut être valorisé comme une ressource pour l'ead si ? Cette question concerne à mon avis l'avant, le pendant et l'après de la mobilité.

Avant : préparation au départ, comment les partants sont formés à la découverte de l'autre différent ?

Le pendant : comment les volontaires apprennent du travail qu'ils font, comment ils capitalisent, comment ils transforment ces expériences en un savoir transmissible à d'autres ?

L'après : comment ils font profiter les autres de leurs expériences, comment ils deviennent des agents de l'ead si, comment ils forment notamment ceux qui partent ?

Avec Martin Vielajus, co-auteur du livre « L'intelligence interculturelle », je plaide pour une démarche de doute et de curiosité, une démarche d'« aller vers... ». Pour comprendre des logiques qui nous échappent, trois éléments sont à notre avis nécessaires :

1 La Prise de recul par rapport à mes savoirs, mes évidences, mes clichés, mes stéréotypes...

Ais-je conscience de ces lunettes que j'ai sur le nez, que je ne vois pas, mais qui sont pour moi un prisme par lequel je vois l'autre, je parle de l'autre d'une certaine manière. Une vieille légende chinoise résume avec humour la difficulté intrinsèque que nous avons tous à prendre du champ par rapport à notre propre point de vue. Un poisson demande à un ami crapaud de lui raconter la terre ferme. Il ne connaît que le milieu aquatique, et il voudrait savoir comment ça se passe au sec, là haut. Le crapaud lui explique longuement la vie sur terre et dans les airs, les oiseaux, les sacs de riz, les charrettes, et à la fin, il demande au poisson de lui répéter ce qu'il vient de dire. Et le poisson de répondre : « Drôles de poissons, dans ton pays ! Si je comprends bien, il y a des poissons qui volent, les grains de poisson sont mis dans des sacs, et on les transporte sur des poissons qui sont montés sur quatre roues. » Voici une manière de rappeler que lorsque nous essayons de comprendre une culture qui n'est pas la nôtre, notre tendance naturelle est d'y opérer des tris,

de la disséquer et de la décrire suivant nos propres références. C'est un réflexe généralement inconscient, mais c'est un réflexe grave de conséquences dès lors que lire le monde suivant nos propres critères, nos propres méthodes, nos propres habitudes nous amène, même involontairement, à chercher à le conformer, ce monde, à nos critères, nos méthodes, nos habitudes.

2 Le questionnement : quand on est expatrié pour peu de temps ou que l'on change souvent de pays ou qu'en France on est amené à travailler avec 20 cultures différentes, c'est illusoire de penser qu'on va réussir à comprendre la culture de l'autre. Mais je pense que l'on peut se poser des questions, beaucoup de questions sur les représentations et les pratiques de l'autre, qui sont supposées communes alors qu'elles sont loin de l'être. Exemples : c'est quoi le rapport à la religion et à la tradition dans la culture de l'autre ? Sacré, sécularisé, explications surnaturelles ou rationnelles aux événements, quel poids de la tradition ? Quel rapport à la nature ? Domination, maîtrise, symbiose de la nature ? Ce n'est pas une question théorique quand on est un agronome et que l'on va travailler en Amérique andine. Le rapport au temps est lui aussi essentiel. Temps linéaire, de progression, ou plutôt cyclique ? Est-ce qu'on va vouloir le maîtriser ou le considérer comme une donnée ? Monochrome, une chose à la fois ou plusieurs choses à la fois ? Rapport à l'espace ? Qu'est-ce qui est proche et lointain, rapport à la vie, la santé, la mort. Comment nomme-t-on la maladie ? Mort rupture ou passage ? Rapport au collectif ? Culture du je ou du nous ? Importance de la famille, rapport à la différence, au statut social, au prestige, à l'honneur ? C'est quoi l'égalité ? Le rapport au genre, à l'âge ? Le rapport au travail, au conflit (stratégies de consensus ou d'affrontement). Le rapport à l'argent bien entendu : ça veut dire quoi, d'une culture à l'autre, être riche ou pauvre ? L'importance du lien social. Rapport à la hiérarchie, à la langue. Les modes de communication interpersonnel, le verbal, le non verbal...

Autant de questions pour lesquelles on peut se faire aider par des médiateurs, des tierces personnes qui connaissent très bien la culture de l'autre et la nôtre, et qui pourront nous expliquer pourquoi un projet, une négociation ont échoué, qu'est-ce qui, culturellement, nous a échappé. Mais on a très rarement l'occasion de se référer à ces personnes, on a tendance à monter au créneau avant de chercher à comprendre.

3 La négociation socio-culturelle : j'ai beaucoup appris de Médecins du Monde sur ce plan là. Ne pas juger, ne pas rire, ne pas pleurer, ne pas repousser de la main des pratiques qui paraissent contraires à nos valeurs, passer d'une culture du « ou » (c'est ta culture ou la mienne, tes méthodes ou les miennes) à une culture du « et » (toi et moi, quel langage et quels repères communs pouvons-nous trouver pour travailler ensemble ?)

Pour aider à cette démarche, nous avons proposé un outil intitulé « culturoscope » qui est une grille d'observation et d'analyses des contextes, des représentations et des pratiques pour aborder l'interculturel. Cette grille, qui comporte 15 thèmes et 130 questions, a été élaborée au terme d'un long travail avec des ONG «médecins du Monde, la DCC, Etudiants et développement, etc.), des étudiants, des personnes des milieux de l'industrie, de l'armée, de l'action sanitaire et sociale, et puis quand même des gens de l'université. Cette grille aide à observer et analyser les comportements de l'autre, mais aussi à s'analyser soi-même. C'est un outil utilisable pour l'avant, le pendant et l'après.

Voilà ce que j'avais envie de vous raconter. Ça s'inscrit dans nos réflexions sur l'EADSI à Educasol. L'EADSI est vraiment une incitation à prendre en compte la culture de l'autre, c'est au cœur de nos préoccupations.



Echanges avec les participants

Et quid de celui qui se promène en touriste ?

C'est une question d'attitude. Il faut faire l'effort de gratter derrière les apparences, de ne pas s'en tenir aux parties visibles de la culture. Notre grille porte surtout sur la partie invisible de « l'iceberg de la culture ». Nous, nous cherchons à creuser le peu conscient, le peu visible. Le visible c'est bien expliqué dans le guide du routard. Se promener en touriste c'est bien en soi, à condition que ce soit accompagné de curiosité bienveillante et non d'un regard hautain. Un de mes étudiants, brésilien, a eu un jour cette phrase magnifique : « Il n'est pas de mur culturel que l'humilité ne permet de franchir ». C'est pour moi la définition même de l'intelligence interculturelle !

Sur la question du genre, je vais laisser Stéphanie intervenir là-dessus. Simplement une chose sur ce que vous avez dit du réflexe que vous avez observé, dans une situation particulière, où les hommes avaient le réflexe de ne pas serrer la main des femmes. Je pense qu'il peut s'agir d'une donnée culturelle, à prendre en compte, sans la juger trop vite. Ça me renvoie à la fréquente habitude des enfants d'origine africaine qui ne regardent pas leurs enseignants dans les yeux. Ça nous paraît toujours être un manque de franchise, une attitude de faux jeton, alors que, culturellement c'est le contraire : regarder un aîné dans les yeux, c'est souvent considéré, dans la culture africaine, comme une attitude de défi, d'insolence !

Stéphanie Nann : je ne suis pas une spécialiste du genre. Quand on est une femme et qu'on est envoyé en mission est-ce qu'on ne se met pas en échec ? Moi je dirais que non. Il s'agit de montrer que c'est possible de travailler avec une femme. C'est ça qui fait changer le regard. C'est avec des essais qu'on peut faire évoluer des représentations. Moi je l'ai fait, je suis partie en mission au Cambodge. D'après les cambodgiens j'avais une vie de garçon. Mais ils ont constaté qu'il pouvait y avoir d'autres modèles et qu'on pouvait avoir des échanges humains. Je pense que le fait de faire c'est déjà une première action.

Le curseur de l'acceptable. Jusqu'où aller dans le respect de la culture de l'autre quand a-t-on atteint les limites de la négociation ?

Stéphanie Nann : les limites ce ne sont pas celles de nos cultures ce sont celles que l'on porte soi. C'est nos fondamentaux qui nous constituent. Pour autant on a des adaptations à faire. Les adaptations les plus difficiles sont au niveau de notre psychologie.

M Sauquet : prenons l'exemple d'une ONG comme Médecins du Monde. Il y a une différence de position entre les soignants qui estiment nécessaire une grande adaptation à la culture locale et ceux qui souvent disent « je sais ce que c'est que de soigner des gens ». Vaste question. Dans le domaine de l'excision des femmes, dans des pays comme le Libéria ou la Sierra Léone, il y a deux possibilités. La politique du revers de la main : je ne veux pas entendre parler, c'est contre les droits humains. Ou celle qui consiste à commencer par analyser les imbrications de cette pratique par rapport à la religion, à la communauté, à la famille, au mariage, à l'économie (les excisions rituelles rapportent beaucoup aux exciseuses traditionnelles). Les équipes de MDM ont, par rapport à cette question, une démarche très dialogante et progressive qui commence par travailler sur l'asepsie des outils, tente de trouver des revenus de remplacement aux exciseuses, et peut aboutir à l'abandon de l'acte tout en maintenant les autres aspects, festifs, communautaires, de la cérémonie d'initiation. La négociation socio-culturelle dans des équipes de MDM part forcément d'une prise en compte d'abord du contexte et de l'instauration d'un dialogue, et à partir de là on peut aller plus loin.

En EAD Si on travaille beaucoup sur la déconstruction des préjugés, peut-on dire que nous sommes déjà dans une démarche interculturelle ? Mais n'a-t-on pas souvent tendance à en rester là et à ne pas se poser la question du changement. Une approche interculturelle de ce qu'est le changement. Les acteurs membres d'Educasol se définissent comme acteurs du changement. Il y a certainement un chantier que nous devons travailler c'est **l'approche interculturelle du changement**.

M Sauquet : Nombreux sont les gens qui réfléchissent là-dessus et qui disent que les préjugés sont nécessaires aussi, comme repère. Mais la réflexion sur les préjugés est fondamentale. Sur le changement, je ne vais pas rappeler le discours de Dakar... réfléchir sur c'est qu'est le changement mérite réflexion. Longtemps on a dit que les savoirs traditionnels n'étaient pas sérieux et que la modernisation ne pouvait se faire qu'avec de nouveaux savoirs. J'ai vu des choses vraiment désastreuses en Ethiopie où des agronomes occidentaux (c'étaient dans les années 70, aucun d'entre eux ne fait plus cela) ont été un peu expéditifs dans l'incitation au remplacement de techniques culturelles sophistiquées et anciennes, qui faisaient malgré tout leurs preuves, par la monoculture. Au Cameroun, certaines communautés ont traduit le terme de développement par « déstructuration ». Sans parler de la question éternelle de la définition des besoins dans les projets de développement et de la participation des villageois à la définition de leurs besoins.

Le changement, c'est d'abord un changement de soi. D'abord on change et puis peut-être que les autres changeront aussi. Sur la question des préjugés, c'est un travail de déconstruction, de prise de conscience que l'on en a et que ce ne sont que des préjugés.

Est-ce que dans votre parcours vous avez rencontré des chercheurs d'autres cultures sur cette question de l'interculturel et partagé avec eux leurs outils. Votre grille est déjà marquée par une culture, en 3 temps, etc.

M Sauquet : J'ai oublié de dire que j'avais été scout. Je suis passé à Sciences Po où on m'a appris à faire des exposés en 10min, 3 parties et 3 sous-parties etc. J'assume complètement mon adhérence culturelle. Mon livre « l'intelligence de l'autre » a été traduit en chinois, je suis allé le présenter à Nankin. Je m'attendais, naïf, à ce que mes interlocuteurs chinois aient un propos critique à l'égard du livre. Or – je ne veux pas généraliser – mais un Chinois en plénière ne va pas vous contredire en public. Il craindra de vous faire perdre la face. Même dans les off je n'ai pas réussi à avoir un propos là-dessus. Alors que je sais que beaucoup de Chinois ont un rapport à la différence très spécifique, plus pragmatique. Mais en termes d'analyse je n'ai pas bien identifié ces spécificités. Les Américains, bien entendu, procèdent beaucoup par grilles, par typologie. Les recherches sur l'interculturel se traduisent parfois par la production de littérature américaines ou néerlandaise pour les gens qui partent, en mode « kit de survie ». Il y a aussi toute la littérature issue de l'Office franco-allemand pour la jeunesse (OFAJ). Passionnant. Sinon il y a des approches plus philosophiques, à la française, Todoroff, François Julien. Difficile de faire le lien entre tout cela. Il y a peu de témoignages du terrain, peu d'histoires.

Quand on est confronté à une situation interculturelle chez nous, faut-il faire preuve d'humilité ? Beaucoup de personnes me disent, ici on est chez nous, alors pourquoi s'interroger ?

M Sauquet : je regrette vraiment l'usage du « chez nous ». Personne n'est chez lui nulle part et l'interpénétration des cultures est omniprésente. Pour moi l'humilité ça consiste fondamentalement à se dire, je ne sais pas tout, il y a peut-être chez l'autre des raisons que j'ignore. Prenons l'exemple des femmes voilées, on peut avoir du mal avec ça. Mais les femmes disent « au moins comme ça on me respecte dans la rue, on ne me regarde pas de manière dégradante », y avait-on pensé ? L'humilité consiste à se dire : il y a des choses qui me révoltent chez l'autre mais essayer de comprendre quelles sont les raisons, les explications à cette attitude. Pour moi l'intelligence de l'autre c'est se donner du crédit a priori mutuellement.

S Nann : sur le « chez nous ». Qu'est-ce que c'est que de se sentir chez soi ? C'est quoi, chez soi ? Qu'est-ce que ça provoque comme sensation ? Qu'est-ce que vous pourriez transférer vers votre nouveau lieu de vie pendant vos années de mission, pour une réappropriation, une continuité de vous dans la mission ?

L'interculturel au croisement de l'expérience et de l'apprentissage

Stéphanie Nann – intervenante dans les stages France Volontaires, chercheuse.

Comment je suis tombée dans la problématique de l'interculturel ? Je suis d'origine cambodgienne et quand je suis arrivée en France dans les années 70, lorsqu'on parlait du Cambodge c'était pour parler du génocide ou des Khmers rouges. J'ai grandi avec ça et la question de l'identité m'a beaucoup questionnée.

Je suis partie un an au Cambodge en tant que volontaire et ensuite je suis revenue faire ma thèse. Comme ma famille est dispatchée entre Australie, Canada, USA, Europe (Belgique, Allemagne, France). J'ai été amenée à voyager, aller à la rencontre d'autres personnes. Je me suis aussi interrogée sur les politiques d'accueil de ces différents pays. J'ai travaillé sur les phénomènes d'acculturation en France et aux USA ainsi que sur l'impact de l'estime de soi, en particulier sur la base d'une recherche sur la Californie essentiellement.

Suite à ma thèse, une société de cosmétiques m'a contactée pour travailler sur l'interculturel, explorer les pays émergents, travailler à des outils d'évaluation des risques, questionner les sensations de bien-être, d'apparence... Un gros choc s'est produit à Shanghai. Je travaille avec des femmes de la nouvelle génération et enfant unique, sur le rapport au corps, donc vraiment l'intimité. On est loin de s'imaginer que dans cette modernité les chinois vivent encore avec des salles de bains partagées, etc. Une femme m'a dit qu'elle avait peur parce

qu'en tant qu'enfant unique elle vivait maintenant à l'occidentale dans des appartements individuels et que cela l'isolait. Malgré la langue (je ne parle pas chinois) et toutes les différences qu'on amène avec soi, on arrive à échanger. On est tous des porteurs de culture malgré soi. Je me suis aussi intéressée dans le cadre de mon travail à l'uniformisation des normes, à notre part d'originalité en tant qu'être (personne) humain appartenant à un groupe.

J'interviens aussi auprès des volontaires. Quand on envoie un volontaire à l'étranger, il a besoin d'être en contact avec les autres. Comment on l'aide à faire ce contact ?

Je suis aussi chercheuse, au centre de recherche à Caen sur les risques et les vulnérabilités, et aussi psychothérapeute.

Voilà rapidement mon parcours et maintenant les analyses ou questionnements que je souhaite partager avec vous.

Comprendre qu'est-ce qui faisait sens dans notre identité. Les socles sécurisants, les noyaux et les éléments que l'on peut faire bouger sans se mettre à mal. L'identité a plusieurs dimensions : physique, sociale, culturelle. On hérite aussi de certaines valeurs transmises dans les processus de socialisation.

L'interculturel c'est la rencontre de l'autre, c'est un mouvement de changement, de transformation, c'est jamais neutre. On ne se rencontre pas en surface, cela produit des modifications profondes du « soi ».

La psychosociologie s'est interrogée sur ce qui fait qu'on se sent appartenir à un groupe ou pas, sur l'approche « semblable et différent ». On doit se sentir semblable mais aussi différent parce qu'on est un individu. Quelle est la limite de soi par rapport au groupe ?

Des chercheurs remettent aussi en question la notion même de « culture ». Comment délimiter une culture ? Quel apprentissage de la culture de l'autre ? Quid de l'acculturation ? Le processus est dans les 2 sens. En même temps que l'on porte notre propre culture, on l'expose et on la confronte.

Se pose aussi la question de la catégorisation des informations, des représentations sociales (éléments reliés à des mots qui nous renvoient à une vision du monde), préjugés, stéréotypes.

Reste ensuite à savoir ce que l'on fait de tout ça. Les recherches sur les représentations sociales montrent qu'il y a un noyau qui ne bouge pas, notre identité, puis des éléments qui peuvent bouger. On est toujours dans ce mouvement entre ouverture et fermeture, pour évoluer mais aussi pour se préserver.

La théorie de l'attribution causale est intéressante. Elle consiste à identifier selon les cultures une causalité externe ou interne aux événements. Si par exemple il y a un accident de la route en Inde : on va dire, c'est comme ça. Si c'est ici on va dire c'est la faute du conducteur.... Cela renvoie au contrôle, à la maîtrise et à la gestion de l'incertitude.

L'apprentissage se fait aussi par l'expérience. C'est ce que permet par définition le volontariat. Etre à l'extérieur de ses repères habituels, prendre un risque. L'apprentissage interculturel porte sur l'autre et aussi sur soi. Il faut laisser le temps au volontaire d'observer, de se confronter, d'ingérer et de digérer, puis ensuite on l'aide à élaborer, à intégrer ou pas. Il s'agit d'apprendre mais par l'action et toute formation prend du temps et se fixe par une activité concrète. C'est ce que j'essaie de faire dans chacune de mes formations : chaque concept va être fixé par un apprentissage actif.

J'ai fait une recherche sur le pardon. Comment vit-on des situations post-conflit, où dans des familles entières au moins un élément de la famille a été de l'autre côté de la barrière ? Quelle propension à pardonner, à accepter sa part de violence aussi ? Comment apaiser les relations entre les personnes ?

L'autre champ qui m'a interrogé c'est le poids des croyances. Recherche sur la résilience ... Comment surmonter les traumatismes ? Qu'est-ce que la résilience ? Quelles stratégies pour y faire face ? Est-ce qu'il y a des traits de personnalité qui influenceraient ou pas ces mécanismes ?

Pour qu'un acquis soit fixé il faut une prise de distance. L'accompagnement au retour c'est aussi important, voire plus important que l'accompagnement au départ. Au retour ça permet que le volontaire puisse fixer cette expérience, la transférer à d'autres et l'intégrer dans sa future vie. Les manières de partir ne sont pas les mêmes que les manières de revenir. Qu'est-ce qui construit la personne et qu'est-ce qui va l'aider à se développer ? Si la personne est consciente de ses capacités, de pourquoi elle est partie, de ce qu'elle a acquis et ce qu'elle est devenue, c'est plus facile de prendre son envol.

Un autre point intéressant est que femmes et hommes ne réagissent pas de la même manière. Il y a aussi des différences en fonction de l'âge. Il y a aussi des mécanismes inconscients (de défense) : le déni, le discrédit ; et des mécanismes conscients (faire face). Entre le conscient et l'inconscient il n'y a pas forcément de basculement dans le pathologique, mais on est tous animés par ces deux sortes de mécanismes.

Comment sensibiliser les volontaires à cette approche interculturelle, à cette prise de conscience des ressources qu'ils peuvent avoir ? C'est une autre question à creuser.

Echanges avec les participants

Différences de réactions entre hommes et femmes.

S Nann : C'est une recherche en cours. On prend souvent en compte cette différence homme/femme dans les travaux de recherche, mais sur les volontaires spécifiquement on n'a pas grand-chose. Une étude de la Banque mondiale montrait que plus les gens partaient en mission, plus ils étaient fragilisés.

Prendre conscience des ressources que l'on a en tant que volontaire. Est-ce que cette prise de conscience se fait forcément par un travail personnel, comment est-ce qu'on peut travailler là-dessus ?

S Nann : Trois types d'échelles ou d'outils existent. On part du postulat qu'il existe plusieurs dimensions chez la personne qui sont sollicités ; cela peut être au niveau :

- 1 Des comportements : l'adaptation est la réponse à des situations qui nécessitent une réponse comportementale. Il existe des échelles d'adaptation à notre disposition.
- 2 Des émotions qui nécessitent un processus d'ajustement, il existe des échelles de dépression, stress, émotions.
- 3 De l'identité culturelle : c'est le processus d'acculturation qui est mis en jeu et qui pose la question de l'identité culturelle, qu'est-ce qu'on négocie de sa culture et qu'est-ce qu'on modifie chez l'autre.

John Berry a beaucoup travaillé sur ce concept d'acculturation, il a mis en évidence quatre types de stratégie d'acculturation dont l'assimilation, l'intégration, la ségrégation –ou la séparation, et enfin la marginalisation.

Ces échelles aident à mieux comprendre ces phénomènes mais elles ne donnent pas une vue d'ensemble.

Sur la question de la ressource on a des échelles de résilience, essentiellement américaines.

M Sauquet : est-ce qu'on peut faire l'hypothèse qu'il est important d'accepter sa propre diversité. Sa part de masculin, de féminin, de gauche de droite, de religieux, d'athée... Pour moi la prise de conscience de ça permet de mieux regarder/mieux accepter la diversité qui nous entoure.

S Nann : ce qu'on sent de soi est différent, souvent en décalage avec ce qu'on présente de soi. L'éventail de ce qui fait l'identité renvoie à la diversité culturelle. L'identité ce sont toutes ces facettes qui se rencontrent. On porte des cultures et parfois on n'est pas conscient de ce qu'on présente à l'autre. Il faut accepter aussi qu'on évolue, qu'on change. Il y a une résistance au changement. Comment

passé-t-on de la conscientisation au changement de comportement ?

Comprendre nos besoins et que l'autre a les mêmes. Donc on peut plus facilement arriver à comprendre la façon dont l'autre arrive à satisfaire ces besoins ou à les ignorer. Question des besoins et place de l'empathie quelle que soit sa culture.

L'empathie c'est le lien qu'on peut mettre avec l'autre, sans se sentir responsable de ce qu'il ressent. Comprendre sa réaction, créer un lien profond avec l'autre sans vouloir faire quoi que ce soit d'autre.

S Nann : En clinique on nous demande d'être empathiques avec le patient, et ce n'est pas facile. C'est un apprentissage expérientiel par lequel il faut passer. On peut se sentir en phase mais est-ce qu'on a la bonne gestion de l'interaction. Qu'est-ce qui va dominer chez nous ? Le pragmatisme, la conservation ? C'est difficile de demander ça, il faut y travailler.

M. Sauquet : tout n'est pas différence. Voir la pyramide de « Maslow », qui définit une échelle de besoins. Ça rend fou les gens d'ATD etc, car la reconnaissance vient en dernier, après manger etc. Il y a aussi la question du temps. Laisser le temps au volontaire de digérer. Une organisation d'étudiants en médecine avait lancé « d'abord ne rien faire »... On peut aussi commencer par apprendre quelques bribes de la langue. Quand on apprend une langue on est d'abord en mode réception. Mais c'est compliqué de prendre du temps... Il coûte ! Donc il faut vite des résultats, vite se mettre au boulot, vite travailler. On arrive à des timings complètement fous. Les exigences de redevabilité sont multiples.

La résilience a à voir avec l'expérience personnelle, etc. Si on n'a pas ce parcours de vie comment peut-on construire cette démarche de résilience ?

S Nann : Est-ce qu'on construit un acquis psy à l'âge adulte ? Oui. Mais ce n'est pas seulement une question de parcours de vie. Ce sont les premières années de vie qui sont importantes. En psychologie pathologie, une de mes enseignantes nous disait de manière provoquante : « on découvre l'autre dans la haine », elle illustre ce propos par la situation où l'enfant pour la première fois était privé de la présence de sa mère et ressent de la colère de par son absence. Il a faim, il veut du lait et elle n'est pas là. Il reconnaît qu'elle est une personne à part entière qui peut s'éloigner de lui et réalise qu'il n'est plus dans cette illusion de symbiose qu'il vivait jusqu'alors. Il commence à s'individualiser et se construire en tant que personne à part entière.

Dans les processus de résilience on a du support social, une sécurité affective qu'on peut entretenir même à distance. On a une vision du moi qui peut être modulée.

La prise en compte de la dimension interculturelle par les acteurs de l'ead-si et/ou de l'accompagnement des expériences à l'international

Présentation de pratiques d'accompagnement

■ L'expérience du Comité catholique contre la faim et pour le développement – Terre solidaire (CCFD-TS) - Alice Idrac

Pour le CCFD-Terre Solidaire la dimension interculturelle est prise en compte dans la démarche d'ead si, dans la relation partenariale ainsi que dans les expériences à l'international. Dans toute expérience de solidarité internationale (stage, voyage solidaire de jeunes, VSI) il y a un processus d'ead pour la personne qui la vit. Pour nous au CCFD-Terre Solidaire c'est l'objectif même d'une expérience à l'international : initier un changement vers plus de citoyenneté. Le voyage est au cœur d'une démarche d'ead : déconstruire les préjugés, interroger nos modes de consommation, se re-questionner sur ce que l'on met derrière la solidarité internationale, la notion de Nord-Sud, le sens de l'aide.... Au cœur de la démarche : la rencontre de soi, d'une culture, d'une réalité, des autres.

Nous avons travaillé sur une démarche pédagogique visant à accompagner la préparation à la rencontre interculturelle, mais également pour un accompagnement pendant le voyage et au retour. Le guide « Visa pour le voyage » s'adresse aux accompagnateurs des voyages solidaires de jeunes. Un cahier spécial est consacré à la rencontre interculturelle avec des propositions d'animations (jeux de rôle, analyse de situation, travaux personnels ou en petits groupes) autour de thèmes comme : mieux se connaître soi-même pour aller à la rencontre de l'autre, comment s'est construit notre identité, déconstruire nos préjugés et être en capacité d'aller vraiment à la rencontre de l'autre, prendre conscience des freins avant de partir, réfléchir à la notion de culture.

Au CCFD-Terre Solidaire nous accompagnons des jeunes de notre réseau qui veulent partir en VSI. On n'aborde alors pas le volontariat par une entrée par « compétences au service de... » mais avec l'objectif de proposer une réelle expérience d'échange et de rencontre, pendant laquelle le volontaire va lui-même être au cœur d'une démarche d'apprentissage et de découverte. Nous accompagnons aussi régulièrement des groupes de jeunes qui souhaitent partir en voyage solidaire pendant l'été ou des voyages d'immersion de bénévoles du CCFD-Terre Solidaire qui partent rencontrer des partenaires pendant 2 ou 3 semaines, ou encore des voyages d'immersion pour des partenaires qui viennent en France.

■ L'expérience d'Etudiants et Développement (E&D) - Mathilde Tissot

Mathilde est chargée de mobilisation citoyenne pour E&D qui est un réseau d'association de jeunes sur l'ead si. Les dimensions interculturelles et ead si sont centrales et transversales dans la démarche d'E&D. On essaie de redonner à la dimension interculturelle une place d'objectif en tant que tel, d'en faire un projet de solidarité internationale en soi.

On est confronté à deux types de démarches au sein des associations membres : soit la démarche interculturelle est complètement inexistante et l'association est centrée sur des activités et des résultats. Or quelle place le cadre logique donne-t-il à l'interculturel ? Soit l'interculturel est avancé comme objectif mais quand on écoute les porteurs de projet on ne voit pas comment cette dimension se concrétise. Prenons l'exemple de l'atelier d'appui aux projets. Une association peut, certes, bien inclure un partenaire dans son projet mais elle ficèlera en même temps ce projet du début à la fin sans forcément impliquer ce partenaire !

L'idée est de recentrer les objectifs du projet sur les échanges humains, sur la rencontre interculturelle et d'essayer de s'alléger sur les objectifs techniques et les résultats attendus. Le projet de solidarité est vraiment le support pour réfléchir à la question de l'interculturel et doit permettre de l'intégrer. La rencontre est pour notre réseau un projet en soi. On essaie de sortir du schéma habituel. En tant qu'association étudiante nous n'avons pas vocation à faire de l'humanitaire ou de l'aide au développement. On s'interroge souvent sur la manière dont la démarche interculturelle s'inscrit dans le parcours individuel des jeunes et on est souvent effaré par la non préparation et le non questionnement qu'il peut y avoir sur ce sujet.

Depuis 2010, notre rencontre avec M Sauquet, l'interculturel a pris beaucoup de place dans nos réflexions. Michel est devenu notre parent spirituel. Nous avons coédité avec le réseau Animafac un guide qui s'appelle « Agir dans un contexte interculturel » et nous en prévoyons une réédition pour cet été. Ce guide s'adresse à toutes les associations étudiantes. Nous avons remarqué que de plus en plus d'associations qui ne se définissaient pas comme de solidarité internationale mais culturelle, sportive, de développement durable... avaient envie de développer un aspect international et interculturel dans leur projet.

Autre exemple, le dispositif Carrefour des projets que l'on a co-créé avec nos partenaires de Guinée, du Maroc et du Burkina Faso. Ce projet est parti du constat selon lequel les partenaires des associations étaient souvent des personnes, un contact dans le pays. Nous avons donc décidé de travailler sur la dimension partenariale et donc du coup interculturelle. Ce dispositif vise à permettre aux jeunes de se rencontrer et ensuite de voir si vraiment ils peuvent construire quelque chose ensemble. Ne pas venir avec un projet mais avec des envies et des compétences. Il n'y a pas d'objectif de résultat ou de co-construction de projet. Nous constatons la difficulté de trouver des financements pour des actions de découverte, de connaissance des acteurs, de missions exploratoires. Au-delà de la rencontre annuelle, le dispositif peut financer des missions exploratoires.

Dans nos formations nous utilisons beaucoup le jeu des Derdians (voir <http://www.etudiantsetdeveloppement.org/article/animer-un-jeu-sur-linterculturalite>). Les Arènes de la solidarité internationale, outil créé par l'association Mandoline qui est au CA d'E&D, est un jeu de rôle qui permet de sensibiliser à l'importance des missions exploratoires et de la rencontre interculturelle. Il simule des assemblées communautaires dans lesquelles chacun se voit attribuer un rôle.

De manière générale on pêche un peu sur la question du retour. Notre public a un fort turn over, les équipes changeant chaque année. Du coup on a du mal à mobiliser les associations sur le retour et sur l'impact. Depuis quelques années avec France Volontaires et Solidarité Laïque nous avons développé le PIEED pour encourager les associations étudiantes qui mènent des projets de solidarité internationale à développer des actions et des outils d'ead, cela permet de les faire rentrer dans des démarches d'ead sur le long terme.

Echanges avec les participants

Le Forum regroupe des organisations issues de la migration. Un certain nombre de migrants peuvent jouer un rôle d'intermédiaires, de médiateurs sur cet aspect interculturel. On a un groupe « jeunesse » qui travaille à instaurer ce dialogue. La rencontre doit pouvoir se faire dans les deux sens : Nord Sud et Sud Nord. Nous ne recherchons pas nous non plus que des produits quantifiables et matériels.

Dans le cadre de la coopération décentralisée, La Case, membre de Ritimo, fait beaucoup d'accompagnement de groupes de jeunes pour des mairies qui proposent des chantiers dans le cadre de la coopération décentralisée. 11 demi-journées d'accompagnement sont proposées : 6 avant le voyage et 5 après. Les questions interculturelles sont systématiquement présentes. C'est important de prendre conscience de soi-même pour mieux comprendre l'autre. Mais l'autre c'est d'abord celui avec lequel on part et avec qui on est souvent beaucoup moins tolérant qu'avec celui qui est là-bas. Quand on a fait ce travail, on est souvent plus en mesure de comprendre comment celui qui est sensé être encore plus différent va fonctionner. L'accompagnement au retour est fondamental. On peut revenir avec des nouveaux stéréotypes. On part 3 semaines au Sénégal et on va dire « j'ai fait le Sénégal » ! Les voyageurs s'estiment légitimes à parler de modèles de société alors qu'ils expriment seulement leur ressenti. De plus pour ceux qui reçoivent leur message, et qui ne sont pas partis, cela va être pris pour argent comptant. Faire appel à des médiateurs au retour est donc important en particulier pour faire exprimer des ressentis et éviter que ça soit perçu comme des réalités.

Attention aussi aux postures de « fausse humilité » !

On est sur des discours « ils ont tout à nous apprendre, on ne va rien leur apprendre ». On culpabiliserait presque à apporter quelque chose là-bas à cause de la pression du néo colonialisme et en même temps ça n'empêche pas les acteurs des associations étudiantes de construire le projet de A à Z ici sans être en lien avec les partenaires locaux. Cette prise de conscience est un des enjeux importants de l'accompagnement au retour.

Dans le cadre d'un partenariat entre enfants d'école sénégalaise et d'école du vingtième arrondissement de Paris,

notre association accompagne au départ des enfants du CM1 jusqu'à la 5ème et à l'accueil des enfants sénégalais à Paris. Nous les aidons à faire le deuil de l'idée d'aller sauver le monde ou de la représentation selon laquelle tous les enfants africains sont tous heureux ou malheureux. Notre problème est que nos interventions sont ponctuelles et que l'on ne sait pas ce que cela déclenche ensuite dans les classes.

La question du financement de l'approche interculturelle est un problème. Les bailleurs n'y accordent pas beaucoup d'importance. Il faut travailler aussi sur des indicateurs d'impact. Les SGDF font un travail par rapport aux motivations initiales et au retour on repart de ce qu'ils avaient exprimé avant de partir. L'échange interculturel est rarement exprimé comme motivation au moment du départ mais au retour on se rend compte que c'est au moins aussi riche que sur les compétences. Au départ la question des compétences semble prendre le dessus et au retour on se rend compte que ce sont les acquis en terme de démarche interculturelle qui paraissent déterminants.

L'engagement des jeunes à leur retour dépend pour beaucoup de leur affiliation ou pas à un mouvement ou une structure. Lorsque le CCFD accompagne un VSI, c'est qu'il fait déjà partie de notre réseau de bénévoles, dans ce cas c'est de l'accompagnement individuel dans la durée. C'est plus difficile d'accompagner au retour sur une durée d'un weekend ou deux.

Ritimo anime un réseau sur l'accompagnement des jeunes. On travaille avec eux sur la posture suivante : vous voulez aider mais ce n'est peut-être pas ce que vous allez faire. On aborde la question des motivations, de l'interculturel, du partenariat, de l'interdépendance des sociétés, de la façon dont ils se situent dans la société... Notre objectif est de remettre la démarche dans une perspective globale de changement, de donner un sens qui prend de la distance par rapport à l'envie d'aider et d'utiliser cette envie de partir comme prétexte à une démarche éducative. On apporte aux jeunes des points de repère qui leur permettent d'évoluer.

Starting-Block anime le réseau Sens sur l'éducation à la citoyenneté et à la solidarité. On touche beaucoup de jeunes au moment du retour. Nombre d'entre eux sont frustrés parce que le voyage n'a pas eu l'impact qu'ils espéraient. Durée du voyage trop courte, temps d'adaptation trop long, mauvaise préparation... Beaucoup de jeunes disent « si c'était à refaire je l'aurais pas pensé de cette manière ». Cela leur donne l'opportunité de s'engager dans des actions d'éducation à la citoyenneté et à la solidarité pour sensibiliser de manière ludique et par des mises en situation d'autres jeunes qui ont envie de partir. La frustration du voyage au Sud qui n'a pas répondu aux attentes des jeunes peut déboucher sur une vraie énergie. Cela permet aussi d'ouvrir d'autres perspectives, comme la prise de conscience que l'expérience de l'interculturel peut aussi se vivre ici.

Pour La Case, une autre piste est de faire venir les jeunes du Sud que les voyageurs ont rencontrés sur place. Cela permet d'avoir leur lecture de notre société et de la croiser avec la vision des jeunes, déjà modifiée par rapport à celle qu'ils en avaient avant le voyage.

Une dernière remarque concerne la prise en compte de l'approche interculturelle dans les relations des associations avec leurs partenaires du Sud. Lors de leur venue ils sont sur-sollicités mais a-t-on capitalisé sur leur vision de nos réflexes, de notre culture ?

■ **L'expérience des Scouts et Guides de France (SGDF) - Amélie Dusollier**

Les publics les plus concernés par les projets de solidarité internationale sont les compagnons (les 17-21 ans). Autonomes, ils vont vivre ensemble une 1^{er} année en France avec un partenaire, et une 2^{ème} année à l'international. Environ 200 équipes partent chaque année. Ils sont accompagnés au niveau local par des adultes parrains qui les accompagnent sur le montage de projet et sur la vie d'équipe. Ils sont aussi accompagnés par les CDM pays qui introduisent particulièrement la question de l'interculturel. Pour les SGDF ces projets de solidarité internationale sont d'abord un moyen d'éducation. Mais si nous sommes nous convaincus que la rencontre est au cœur des projets, ce n'est pas le cas de tout l'entourage des compagnons (familles, bailleurs...). Une équipe qui dépose une demande de subvention JSI va être interrogée sur cet aspect mais auprès des entreprises, c'est l'approche humanitaire « sauver l'Afrique » qui prédomine. Il faut travailler ces questions non seulement avec les jeunes mais aussi avec les différents acteurs, bailleurs... C'est un vrai travail de plaidoyer.

La question du retour pose problème. Les jeunes font pas mal de témoignages mais avec les limites déjà évoquées (leur parole est perçue comme vraie...). On a pas encore réussi à mettre en place un week end « retour » mais c'est dans nos projets.

De plus en plus on propose aux jeunes de co-construire des projets avec un partenaire bien identifié et une équipe de jeunes. Le fait qu'il y ait une vraie rencontre avec des personnes crée des liens forts, une appétence, une curiosité bienveillante. L'interculturel ça passe aussi par qui on a en face. Le rôle du médiateur entre deux cultures est aussi déterminant. De même nous poussons de plus en plus la réciprocité. Par exemple, beaucoup d'équipes ont participé à un championnat Scout de sport. Elles veulent maintenant accueillir les équipes venues d'ailleurs. Mais encore faut-il prévoir cette réciprocité, entre autre parce qu'elle a un prix (en terme de visa...).

■ **L'expérience de la Délégation Catholique pour la Coopération (DCC) - Violaine Stroebel**

Responsable du recrutement et de la formation des volontaires. La DCC envoie 200 volontaires par an, essentiellement des VSI et 30 à 40 volontaires de 3 à 6 mois. Les volontaires ont entre 21 et 70 ans. On propose aussi des formations en externe pour accompagner des projets de jeunes, auprès des écoles d'ingénieurs, par exemple ou accompagnés aussi par le Secours catholique. Trois personnes à la DCC s'occupent des formations avec l'ap-

pui de 80 formateurs qui interviennent sur 30 sessions par an. Tous nos formateurs sont pour la plupart des anciens volontaires. On part du principe que vivre une expérience de volontariat est exceptionnel et que cela demande une prise de recul. Souvent on sollicite les formateurs au moins un an, un an et demi après leur retour et après qu'ils aient bénéficié d'un accompagnement individuel sur leur vécu et la manière de le transmettre.

La spécificité du volontariat à la DCC est l'insertion dans un projet de développement favorisé par des indemnités très modestes.

Il y a 16 jours de préparation au départ et trois jours au retour. Sont abordés : l'insertion dans le pays, le travail sur son identité, la prise de conscience de la difficulté de la rencontre interculturelle qui se retrouve dans tous les aspects de la vie, au niveau personnel et professionnel.

Voilà rapidement la manière dont se déroule le processus :

◆ **L'Avant.** Il s'étale sur deux gros week-ends et un stage de 10 jours. Projection sur le lieu où l'on va être, les personnes avec lesquelles on va travailler, puis relecture des expériences antérieures, qu'elles soient courtes ou longues. On utilise beaucoup de mises en situation, de jeux, de partage d'expériences, de témoignages d'étrangers qui parlent de leur accueil en France. Nous travaillons sur la base d'une démarche de questionnement plus que d'affirmation. L'année passée dans le cadre d'un groupe de travail, nous avons construit une grille de questionnement interculturel propre aux volontaires de la DCC. Un groupe est parti de la grille de Michel Sauquet en l'ajustant et l'autre groupe est parti de rien puis on a croisé les deux grilles.

L'accompagnement individuel est aussi important : travail sur le positionnement personnel, la complexité des motivations, l'histoire de chacun, l'inscription du projet de départ dans un parcours.

◆ **Le Pendant.** Un rapport de mission est à envoyer tous les 6 mois. Des entretiens sont faits par les chargés de missions à distance et un entretien par an est réalisé en présentiel. On prend le temps durant ces échanges de décortiquer ensemble, de comprendre ce qui s'est passé, le CDM connaissant très bien le pays. On utilise la grille de questionnement pendant les moments de fêtes par exemple pour s'interroger sur ce que c'est que faire la fête dans le pays d'accueil, la place du religieux...

◆ **Le retour.** On a une arme pour que les gens reviennent en débriefing, c'est le « harcèlement » ! ça marche très bien. La session de retour est obligatoire, elle fait partie du processus, on le répète par mail pendant que les volontaires sont en mission. S'ils ne viennent pas à cette session, on les incite à faire un débriefing, notamment quand ils restent sur le terrain. De bouche à oreille, les gens se disent que la session de retour est utile. Ce qui aide c'est lorsque l'on a plusieurs volontaires d'un

même pays. Ils ont envie de se retrouver. On fait une session en commun avec le SCD et le Defap. Celle-ci consiste en plusieurs ateliers, en relecture des différentes composantes de l'expérience (professionnelle, personnelle...), en entretiens individuels et en petits groupes.

Le travail avec différentes ONG est très enrichissant. On croise les manières d'aborder les choses, de se poser les questions... Nous avons envie de travailler sur nos spécificités afin d'être maître de ce à quoi nous souhaitons arriver dans les sessions en fonction de nos objectifs et afin d'adapter le contenu de nos sessions.

Quand on part en VSI c'est parfois un projet muri pendant 10 ans. Le retour consiste donc aussi à faire le deuil d'un projet, à constater qu'il est terminé et à l'intégrer dans un parcours.

■ L'expérience des Maisons Familiales et Rurales (MFR) - Olivier Gineste

Les Maisons Familiales et Rurales ne se situent pas de la même façon sur le terrain de l'approche interculturelle. Leur mission n'est pas d'envoyer des jeunes à l'étranger mais d'accompagner les jeunes dans leur parcours, dans les territoires ruraux en France. Les MFR sont un mouvement de familles, en lien assez fort avec l'éducation populaire. Elles sont à la fois des associations de familles et des centres de formation professionnelle privés. Les formations professionnelles proposées sont sous contrat avec le Ministère de l'Agriculture. L'aspect éducatif est au cœur de notre approche et nous abordons la dimension interculturelle de plusieurs façons.

Dans le cadre de la coopération internationale, l'Union Nationale accompagne les demandes de développement de maisons familiales à l'étranger. Elle s'appuie sur les fédérations départementales et régionales qui s'engagent avec leurs homologues des pays partenaires pour développer des actions de formation dans d'autres pays. La qualité des échanges et l'évolution des mentalités font partie de ce que les personnes impliquées apprécient le plus dans ces partenariats.

Dans le cadre de l'éducation au Monde et aux autres (l'équivalent de l'ead si) on accompagne aussi les équipes pédagogiques qui travaillent avec les jeunes en formation depuis la 4ème jusqu'au bac pro.

Dans les parcours de formation par alternance que nous proposons, l'approche pédagogique est basée sur la démarche d'aller à la rencontre de, qu'il s'agisse d'un professionnel, d'un maître de stage, d'un autre groupe de jeunes.... Le fait que les jeunes soient en internat nous aide à travailler cette dimension éducative au-delà des cours, sur les temps de la vie résidentielle et lors des veillées.

Les MFR sont engagées depuis plusieurs années dans les programmes de mobilité européenne afin de favoriser les stages à l'étranger d'environ un mois. Cette expérience inclut une préparation à la rencontre interculturelle, y compris en terme d'apprentissage linguistique. On essaie de désamorcer les situations difficiles à l'avance, ce qui permet de partir avec un groupe déjà soudé et non pas une somme d'individus. Avant le départ, il est proposé également sous forme volontaire de participer au programme « échanges interculturels » du Programme Européen Jeunesse en Action. Les jeunes français partent alors une dizaine de jours rencontrer d'autres groupes de jeunes européens sur un thème défini (sport, culture...).

Pour le retour on s'appuie sur l'outil « carnet de bord » lequel permet au jeune de noter tout au long du parcours ses impressions, d'interroger les compétences et les ressentis, cela facilite la synthèse au retour. On demande par exemple de noter tout ce qui les choque dans les 2,3 premiers jours parce qu'après on s'habitue au nouvel environnement et on oublie vite ses premières impressions. Cela sert de support pour les faire travailler sur leurs représentations au retour. Dans la partie compétence on prend en compte les compétences techniques mais aussi les sociales ou soft skills. Les jeunes débordent d'énergie quand ils reviennent de stage et il est important de la canaliser et de la valoriser : faire venir des associations qui leur parlent du Service Volontaire Européen et de toutes les formes de mobilité les aident à se remettre en perspectives. Leur rapport à l'autre évolue et cela se ressent dans leurs pratiques professionnelles au retour, en particulier dans leur rapport à l'autre et dans leurs manières d'accueillir le public par exemple.

Echanges avec les participants

Beaucoup de jeunes qui viennent dans les points info jeunesse ont envie de partir mais ils sont mal informés, trop peu de personnes des Centres Info Jeunesse connaissent les dispositifs de mobilité. Les jeunes sont alors réorientés vers d'autres structures. On perd beaucoup de jeunes lors de ces passages d'un relai à un autre. La ligue de l'enseignement est aussi sollicitée pour intervenir dans les foyers de jeunes travailleurs à Paris pour parler des différentes formes de mobilité.

La question de l'orientation des publics en désir d'engagement nécessite tout un travail de formation des professionnels de l'info jeunesse. C'est un sujet qui interroge depuis un moment France Volontaires. La refonte de son site internet n'est pas suffisante. Il y a ici un chantier commun à mettre en œuvre sur cette question en particulier entre professionnels de la solidarité internationale et de l'ead-si.

A titre d'exemple, les centres ritmo sont en lien avec les structures d'information locale de la jeunesse.

Le ministère de la jeunesse a quant à lui mis en place un comité permanent de la mobilité européenne et internationale.

La question des jeunes avec moins d'opportunités (JAMO) demande aussi à être prise en compte de manière spécifique. Les jeunes ne sont pas dans l'idée de « sauver le monde » car ils sont déjà dans une posture d'essayer de se « sauver eux-mêmes ». L'accompagnement ne demande pas les mêmes compétences que pour des jeunes déjà mobiles.

Le Volontariat de Solidarité Internationale est en fait très spécifique. La DCC par exemple dépend des demandes des partenaires qui sont finalement très techniques. Les publics concernés sont souvent des personnes ayant bac plus 5 avec 5 ans d'expérience. Pour les offres de service civique, il faut aussi souvent deux ans d'expérience. Le désir de faire partir un plus grand nombre de personnes doit être pris en compte mais il ne correspond pas aux missions disponibles.

Il y a bien effectivement un décalage entre l'offre de mission et la demande des jeunes. Dans l'espace européen c'est un peu plus facile, en revanche dès que l'on est sur le Nord/Sud on se trouve avec des partenaires qui ont une demande spécifique, ce qui est légitime, et on peut s'attendre à ce que le volontaire réponde à cette demande. Ça agit comme un filtre. On arrive à avancer dans l'installation de missions différentes de celles du VSI mais c'est vrai qu'il y a un relatif décalage entre la mission de mixité sociale du SC, qui marche bien au niveau national mais moins bien au niveau international.

N'y a-t-il pas aussi peut-être une illusion à penser que tous les jeunes peuvent partir ?

Non, cela devrait être possible, dans des cadres collectifs dans un premier temps mais cela nécessite un porteur de projet. Il faut aller convaincre les acteurs de son quartier de porter un chantier de jeune. Le dispositif VVV/SI facilite aussi une première expérience qui permet d'acquérir certaines dispositions sinon compétences. Ces démarches nécessitent de faire un travail de réseautage, de trouver les bons partenaires, les bons acteurs et de former des éducateurs spécialisés.

Starting Block signale à ce propos le travail que fait sur Paris la structure « Paris Jeune Aventure ».

Il y a tout de même beaucoup de communication et d'outils de présentations des dispositifs d'accompagnement des jeunes mais qu'en est-il par **contre des jeunes qui partent dans un cadre familial** ? Y a-t-il des initiatives particulières pour valoriser ce type de mobilité ?

Les jeunes qui n'ont pas de famille derrière eux, ou qui dépendent d'un patron n'ont aucune marge de manœuvre. Si on ne leur propose pas un cadre surprotégé ils ne partiront pas (ex : pas sûr de retrouver leur travail au retour, besoin d'être rassuré sur ses capacités, peur de l'échec).

Le dispositif apparaît à la fois comme une aide mais aussi il produit une sorte d'enfermement. Ce qui est important c'est la complémentarité des dispositifs et le fait de faire des connexions entre eux. Chaque jeune doit pouvoir partir dans un cadre qui lui correspond. La diversité des dispositifs doit permettre cela.

Concernant le volet formation, l'approche interculturelle fait-elle consensus entre les structures qui organisent conjointement des formations sur l'accompagnement des jeunes dans le cadre de voyages (solidaires ou d'immersion...) ?

Ces formations communes- dont celle co-organisée par SCGDF, RITIMO, CCFD-TS et la DCC- correspondent au besoin de travailler en réseau car on dispose d'une multitude de compétences et d'apports. Il y a consensus sur la prise en compte de la dimension interculturelle, même si il peut y avoir débat sur la façon dont on aborde le concept de culture. Ce qui fait sens aussi c'est de croiser la diversité de nos publics et des problématiques que l'on aborde chacun de notre côté.

Présentation des principaux résultats de l'étude menée par le CLONG Volontariat - Fanny Passicos

Il s'agit ici de présenter rapidement les principaux résultats d'une étude sur l'expérience de l'expatriation solidaire que le CLONG a réalisée avec un chercheur l'année dernière sur la base, entre autre, d'entretiens menés avec 55 expatriés : volontaires, salariés, bénévoles dans la solidarité internationale. Une partie de la publication (à venir) est consacrée à l'analyse des parcours de chaque individu. La troisième partie donne quelques résultats en lien avec la thématique de cette journée. L'expatriation solidaire est en effet un lieu d'acquisition de capacités nouvelles dans les sphères de l'éthique, du politique et du pédagogique.

C'est un processus conscientisant et transformateur pour le citoyen.

Le capital acquis par l'expatrié (technique et social) est largement utilisable et en partie utilisé au retour. L'expérience a donc un impact sur la société d'accueil mais aussi sur la société de départ.

Dans les parcours et les expériences racontées, des points communs existent : quels que soient l'âge, le parcours, l'action sur le terrain, le statut etc. Plusieurs éléments structurent tous les témoignages :

- Le fait de découvrir et de se découvrir : le choc des cultures au sens large du terme (choc des géographies, des organisations sociales et politiques, des visions du monde...). L'enjeu est le suivant : comment passer de ce choc initial à la rencontre et au dialogue.
- Trouver sa place ou prendre position : il s'agit de créer les conditions de l'efficacité mais pour trouver sa place il faut d'abord créer les conditions de la rencontre : apprendre la langue, prendre le temps de la découverte, être à l'écoute...
- Désapprendre et créer (expression de Céline Roux) : (l'expatriation est un lieu et un moment favorable à l'apprentissage et à l'expérimentation des savoirs et savoirs-faire. Cette expérience permet de développer l'esprit créatif : changer ses pratiques, adopter de nouvelles approches ou adapter les anciennes.

Cet esprit critique se nourrit de l'observation de la société d'accueil, l'observation et la critique de l'expatriation sous ses différentes formes, des questions autour de l'ingérence, de la légitimité et d'une critique plus générale de l'aide au développement. Cette pensée critique vient alors alimenter les engagements ou les indignations antérieures.

Les expériences à l'international sont des expériences fondamentales, fondatrices, des remises en question.

L'expatriation solidaire provoque un effort d'interrogation et d'approfondissement constant sur son action et sur ses certitudes. Elle trace le chemin d'un agir constitutif.

Les expériences à l'international renforcent :

- Le rapport à l'Autre : dans cette relation l'éthique prend tout son sens : découvrir l'autre, l'accepter, le reconnaître, se découvrir « autre » et comprendre que cet autre contribue à nous construire. L'autre, sans forcément le vouloir, me renvoie à mes propres questions, à ma propre culture.
- Le respect et surtout l'enrichissement mutuel. On arrive naturellement au dialogue, à l'ouverture, à la disponibilité : une propension au partage, à l'échange. Cette dimension vient infléchir les approches politiques et pédagogiques des expatriés.
- Enfin la prise de conscience et l'esprit critique sont à l'œuvre

Pour certains expatriés, les capacités mobilisées ou acquises sont celles de communiquer, rendre visible, mobiliser, négocier, mettre en réseau, mettre en synergie ou encore co-construire des projets communs. Ils développent leur compréhension critique.

Au retour, des jeunes volontaires, mais aussi des retraités, participent à des associations ou des ONG de SI etc.

L'expatriation solidaire contribue, aujourd'hui plus qu'autrefois, à densifier le tissu des acteurs solidaires. Son apport véritable et nécessaire réside dans la volonté d'interroger ces projets et d'apporter des réponses nouvelles en termes de partage de décision, de mutualisation d'expériences, d'échanges véritables. Elle contribue à la recherche d'un nouvel équilibre.

L'expérience à l'international est toujours une confrontation à une réalité nouvelle, adaptation, ajustement des savoirs au sens large. Les savoirs faire purement techniques sont rapidement dépassés.

La dimension pédagogique des apprentissages se traduit par : la liberté d'action, apprentissage de l'autonomie, capacité d'innovation, d'écoute, d'observation, débrouillardise, polyvalence, souplesse, travail en équipe pour mieux agir et mieux s'ouvrir et répondre aux besoins. Au bout de cet apprentissage, l'enrichissement et l'épanouissement personnel ainsi que l'efficacité sociale de l'action sont renforcés.

Apprendre aussi à laisser sa place, transférer des compétences.

Parvenir à l'échange nécessite de mettre en œuvre une multitude de capacités : comprendre de l'intérieur, laisser le temps, ne pas être dans la compassion, dans l'imposition, être positif, faire de l'échec un mode d'apprentissage, ne pas apporter les solutions mais les construire etc..

Ces grappes successives de capacités dessinent ce que pourraient être les grandes lignes d'une éducation au développement, tournée vers plus de symétrie et de partage. C'est dans ce capital que les expatriés pourront puiser à leur retour.

L'expérience à l'international renforce l'acquisition de capacités donnant des pouvoirs d'agir là-bas et ici

Comment faire pour que ce capital acquis, cette capacité de questionnement et d'ouverture vienne se réinvestir, « polliniser » les vies professionnelles et sociales dans le nord, pour contribuer à faire en sorte que les citoyens deviennent de plus en plus acteur du développement et donc travailler dans le sens du renforcement de l'EAD-SI ?

Les expériences à l'international renforcent les possibilités de s'investir utilement et efficacement sans la société et favorisent donc une réelle capacité à s'investir.

Le manque de temps n'a malheureusement pas permis un échange après cette intervention.

Arrivés au terme de cette journée, le regard transversal de Michel Sauquet et Stéphanie Nann

Stéphanie Nann

Cette journée a permis de constater qu'il y avait des choses mures. Alors, il faut avancer comme dans l'apprentissage, en testant, en expérimentant. Tester ensemble ce qui marche et échanger. La vision « désapprendre et créer » est centrale. La création, c'est la vie ! Comment on alimente nos vies ? Etre volontaire, c'est porter des rêves. Des générations ont envie de s'expérimenter dans d'autres continents et peut-être que cela va relancer la dynamique citoyenne ici. Beaucoup d'expatriés se sentent plus français quand ils sont à l'étranger mais lorsqu'ils reviennent ils sont porteurs d'autres choses et d'une volonté d'échanger sur les approches culturelles, les domaines de compétence... « Il n'y a de ressources que d'hommes » disait Bodin.

Michel Sauquet

D'hommes... et de femmes bien entendu ! Merci aux deux organisatrices de cette journée, Anne et Marie-Pierre, c'était passionnant ! La réflexion ne fut ni naïve, ni servile - l'éthique c'est agir avec le double respect des valeurs, de l'autre et de ses propres valeurs- ni éthérée, souvent très concrète et pas du tout formatée laissant place à la diversité d'approches. J'aime bien le mot polliniser. Se décentrer est essentiel.

J'ajouterai trois remarques : je suis sensible à la dimension émotionnelle. On la zappe souvent. J'ai entendu Fanny parler de débrouillardise. En matière de négocia-

tion interculturelle, on est un peu condamné au bricolage, mais on en est content. Les essais, les erreurs, ça compte. Enfin à vous entendre aujourd'hui, on pourrait avoir l'idée rassurante que l'interculturel est au centre de nos démarches, que c'est une priorité, sauf que malheureusement dans le paysage général des associations, c'est souvent seulement un supplément d'âme. Il y a une réelle difficulté à intéresser les bailleurs, les entreprises, mais aussi les ONG elles-mêmes.



Conclusions de la journée

Laurence Rigollet (Chef de projet Educasol)

Cette première expérience de collaboration entre France volontaires et Educasol était très fructueuse. Elle a permis d'affiner nos perceptions des différentes dimensions de l'expérience à l'international et ça nous encourage à aller au-delà de cette expérience. Nous envisageons de travailler ensemble Educasol, France Volontaires, le CLONG et le CNAJEP à la construction d'un argumentaire commun dans le cadre de la commission Europe de Coordination Sud. Je retiens enfin cette phrase : « énergie tirée de la frustration »... On n'a pas fini avec cette question de la mobilité et de l'interculturel. Nous vous proposons de se donner rendez-vous l'année prochaine afin de continuer un cycle de réflexion qui nous permette à chaque fois d'affiner l'angle de réflexion.

Dante Monferrer (Délégué général France Volontaires)

La journée a mis en avant beaucoup d'éléments qui relient ead si et engagement volontaire. Particulièrement la question des logiques formatives, éducatives et d'interculturel. Un engagement volontaire ne peut se concevoir qu'avec ces dimensions-là. On va être à la fois auteur, acteur, sujet voire objet. Une expérience de volontariat permet de se découvrir, être soi-même avec tout son vécu, apprendre l'humilité, être lucide sur ses forces et ses faiblesses, jouer un rôle de passeur, de médiateur. Travailler à une relation partenariale vraie, exigeante, donc rare et difficile à construire dans la durée. C'est aussi des relations interpersonnelles durables et profondes. De cela, les volontaires en parlent beaucoup et en premier à leur retour. C'est également savoir que le regard de l'autre sur nous et nos sociétés est précieux, que la réciprocité des échanges humains peut se vivre ici aussi. Cette journée de croisement en appelle d'autres, dans une démarche aussi d'interculturalité et de relations partenariales, afin que l'on apprenne à se parler, à se connaître, et se reconnaître. Merci à Educasol et aux équipes de France Volontaires.

Merci à vous pour la richesse de vos apports, votre présence et donc, à bientôt !

Eléments bibliographiques

- *Cartographie 2013, Engagements volontaires et solidaires à l'international*
Coordonnée par David Leyle et Mélanie Lunel, L'Observatoire, France Volontaires.
2013, 104 p.

- *Cartographie de l'éducation au développement et à la solidarité internationale – Synthèse.*
Adélie Miguel Sierra, Pierre Grega, Isaline Ameryckx.
Agence Française de développement. 2012, 32 p. Site www.educasol.org

- *L'intelligence interculturelle - 15 thèmes à explorer pour travailler au contact d'autres cultures.*
Michel Sauquet & Martin Vielajus, Editions Charles Léopold Mayer.
2014, 405 p.

- *Quinze questions clés pour aborder l'interculturel. Grille d'observation et d'analyse des contextes, des représentations et des pratiques socio-culturelles.*
Michel Sauquet et Martin Vielajus, novembre 2013.

- *L'expatriation solidaire : Se construire et construire un monde commun - Recherche portant sur les parcours et les expériences des volontaires, salariés et bénévoles envoyés par les organisations membres du CLONG Volontariat*
Etude réalisée par le CLONG Volontariat, achevée en octobre 2013. (Clong Volontariat, disponible sur le site du Clong dans « nos publications »)

- *Guide pédagogique Visa pour le voyage*
CCFD-Terre Solidaire, site www.visapourlevoyage.org

- *Agir dans un contexte interculturel*
Animafac, E&D.

- *Le second départ*
Textes rassemblés et rédigés par Françoise Materne,
OCDE – CEFODE, 1994.

Nom Prénom	Structure	Adresse mail	Fonction
ALINC Christiane	Association Réunion-Dagana Fédération de Paris de la Ligue de l'Enseignement	calinc@orange.fr	VP SI de la Fédération de Paris
ANGUIS Baptiste	Intercordia		
BOUTINAUD Catherine	Etik et Sol	contact@etiketsol.fr	Coordinatrice
CAEL Fabienne	Secours Catholique Caritas France	fabienne.taupiac@secours-catholique.org	Chargée d'animation internationale et campagnes
CHAUDIEU Aurélie	France Volontaires	aurelie.chaudieu@france-volontaires.org	Chargée de mission
CORAZZA Pier Nicola	COOPARIS	contact@cooparis.fr	Chercheur
COUPEZ Carole	Solidarité Laïque	ccoupez@solidarite-laique.org	Déléguée aux actions d'éducation à la solidarité -EADSI
CROCHU Anthony	Concordia	international@concordia.fr	Responsable du secteur international
CURIS Marjolaine	France Volontaires	mcuris@sgdf.fr	Responsable partenariats et solidarité internationale
DELACROIX Amandine	FERT	Fert.delacroix@gmail.com	Stagiaire en ingénierie et conseil en formation
DUSOLLIER Amélie	Scouts et Guides de France	adusollier@sgdf.fr	Responsable projets et partenariats
FERRAND Charline	CNEAP	charline.ferrand@cneap.fr	Chargée de coopération internationale
FORSANS Lucie	Association Amahoro et SPF	lucie.forsans@gmail.com	Trésorière (Amamhoro) et Bénévole (SPF)
FOURCOUX Solange	MSJEPVA	solange.fourcoux@jeunesse-sports.gouv.fr	Chargée de mission
GINESTE Olivier	UNMFREO	olivier.gineste@mfr.asso.fr	Chargé de mission relation internat. et mobilité
GONZALEZ Ana	France Volontaires	ana.gonzalez@france-volontaires.org	Chargée de mission observatoire
GRUDE Camille	CRDTM	camille.grude.crdtm@gmail.com	Volontaires
HERITIER Marie-Pierre	France Volontaires	marie-pierre.heritier@france-volontaires.org	Responsable de l'unité parcours et valorisation des engagements volontaires
IDRAC Alice	CCFD - Terre Solidaire	a.idrac@ccfd-terresolidaire.org	Chargée de mission Education au développement Public jeunes adultes
KABORE Anne	Educasol	anne.kabore@educasol.org	Responsable échange, formation, publication
KANE Yaya	FORIM	ykane@forim.net	Chargé de mission
LAUGA Elsa	FERT	e.lauga@fert.fr	Coordinatrice éducation au développement rural

Nom Prénom	Structure	Adresse mail	Fonction
LE DROGOFF Natacha	Antenne Jeunes Orillon (Ligue de l'enseignement)	ajorillon@laligue.org	Animatrice
MAESTRIPIERI Marion	Etudiants et Développement	mmaestriperi@etudiantsetdeveloppement.org	Volontaire chargée du PIEED
MANGOLINI Sarah	RITIMO	s.mangolini@ritimo.org	Coordination Ritimo
MANTIN Marjolaine	Développement sans Frontières	m.mantin@assodsf.com	Directrice des programmes
MAROTTE Marie	Solidarités jeunessees	marie.marotte1@gmail.com	Stagiaire
MEYER Francine	Agence du Service Civique	Francine.MEYER@service-civique.gouv.fr	Responsable Développement international
NANN Stéphanie	Chercheuse	stephanienann@gmail.com	Coordinatrice du collectif
PASSICOS Fanny	CLONG Volontariat	clong@clong-volontariat.org	Etudiante en master 2 pilotage de projets éducatifs
PAVAGEAU Noémie	Cool'eur du monde	noemiepav@gmail.com	Chef de projet
RIGOLLET Laurence	Educasol	laurence.rigollet@educasol.org	Stagiaire mission de préparation au départ
ROCHE Apolline	CCFD-TS	a.roche@ccfd-terresolidaire.org	Animateur Réseau ead
ROUSVAL Vincent	Ministère de l'Agriculture	vincent.rousval@educagri.fr	Enseignante, Animatrice Réseau Burkina Faso du BRECI
RZEWUSKI Danuta	LEGTA Yvetot	danuta.rzewuski@educagri.fr	Animatrice des réseaux de solidarité dans le monde
SAMSON Marine	Secours populaire français	marine.samson@secourspopulaire.fr	Président
SAUQUET Michel	Educasol	michel.sauquet@gmail.com	Enseignant universitaire
STROEBEL Violaine	Délégation Catholique pour la Coopération	violaine.stroebel@ladcc.org	Directrice du recrutement et de la formation
TISSOT Mathilde	Etudiants et Développement	mtissot@etudiantsetdeveloppement.org	Chargée de mobilisation citoyenne
TURAKIEWICZ Samuel	La Case	samuel@lacase.org	Co-directeur
VINCENT Siloé	Via le Monde	sivincen@cg93.fr	Chargée de projet
WETZEL Pauline	RITIMO	p.wetzel@ritimo.org	Chargée EAD et formation